

Espérer l'inespérable

Marcelle Dubois

Number 126 (1), 2008

Les Seconds États généraux du théâtre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23937ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dubois, M. (2008). Espérer l'inespérable. *Jeu*, (126), 111–113.

l'amélioration des conditions socioéconomiques des auteurs est essentielle à leur survie mais aussi à la survie de notre dramaturgie nationale puisque, lorsque les conditions de création sont déficientes, c'est la création elle-même qui finit par en souffrir. j

Raymond Villeneuve est président de l'Association québécoise des auteurs dramatiques.

DOSSIER

MARCELLE DUBOIS

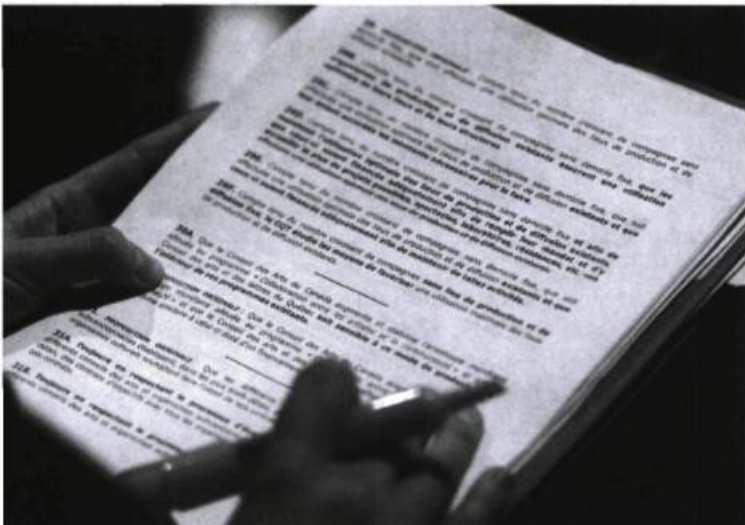
Espérer l'inespérable

Octobre 2007, moment que j'attends depuis un an et demi. Ce fut un long marathon pendant lequel j'ai œuvré au sein du comité directeur, réalisé une enquête sur les différentes générations de praticiens du théâtre, participé en tant qu'auteure à plusieurs réflexions préparatoires et, surtout, rêvé ce moment catalyseur et rassembleur. Puis, les voici enfin, ces Seconds États généraux du théâtre québécois. Quatre jours d'intensité, de remises en question et de défense des acquis. Nous voilà maintenant deux mois plus tard, et l'inévitable est arrivé: bien que je reconnaisse l'immense travail que le CQT a dû abattre pour mener cette entreprise colossale à terme, l'artiste en moi est assez déçue de l'issue de ce « grand » rassemblement. Les États généraux ne se sont avérés, à mon sens, qu'une complexe rédaction commune d'un document synthèse qui orientera les réformes gouvernementales à venir. L'exercice est important et bien fait, certes. Mais je vis un troublant regret que je n'avais

« Les États généraux ne se sont avérés, à mon sens, qu'une complexe rédaction commune d'un document synthèse qui orientera les réformes gouvernementales à venir. » Photo: Mathieu Rivard.

pas vu venir: j'aurais aimé que ce moment propulse ma vision artistique, nuance et agrège mes connaissances de la pratique, multiplie mon monde des possibles. Cette fin de semaine fut le théâtre de bien des choses, mais guère d'un questionnement fondamental sur le sens de l'art théâtral pratiqué au Québec en 2007.

Cela dit, j'étais la première, lors du travail préparatoire, à expliquer à tous ceux qui s'inquiétaient du contenu des États généraux qu'il ne s'agissait pas d'un moment propice à la réflexion artistique, mais bien d'un *momentum* où nous devons arriver d'une seule voix à revendiquer une meilleure reconnaissance de notre art, celle-ci passant par l'augmentation des moyens financiers et du



développement de ressources... Or, quelques mois plus tard, il me faut le dire : je joins les rangs des artistes frustrés. Sauf exception, nous (et je m'inclus complètement dans ce nous, ayant participé aux travaux préparatoires) avons évacué le questionnement le plus important, celui de l'essence même de notre travail : comment s'inscrire au sein d'une collectivité, comment appartenir au tissu social, comment être actuel en travaillant un art millénaire ?

Réfléchir au-delà des structures

Jeu m'a demandé de partager mon point de vue sur les propositions issues des États généraux portant sur la réalité des auteurs. Eh bien... je n'y arrive pas. Il me semble inutile de me lancer à la défense de programmes gouvernementaux et de la mise en place de mécanismes de négociation syndicale qui, croit-on, seront déterminants pour « l'avancement » de notre pratique. Je ne peux me prêter à ce jeu, puisqu'il m'apparaît clair que nous ne nous sommes pas concertés sur ce qu'est, et doit devenir, fondamentalement, cette fameuse pratique. Les deux propositions issues des États généraux touchant la pratique des auteurs sont importantes, mais leur application doit se faire en aval d'une réflexion sur notre métier.

Linda Gaboriau, par quelques phrases lancées de façon un peu provocatrice lors de la plénière du vendredi 19 octobre, fut la seule qui eut le courage de questionner le contenu de notre art plutôt que son contenant. Nous pouvons être d'accord ou non avec elle, mais elle force la réflexion en questionnant l'engagement social de la nouvelle génération d'auteurs de théâtre. Cette affirmation est porteuse d'un débat profond : les auteurs de la nouvelle génération ont-ils encore quelque chose à dire en 2007, dans un Québec riche et pacifique, où la révolution moderne s'est gagnée tranquillement et où désormais la tendance est au *statu quo* ? Sur quoi et pourquoi doit-on écrire du théâtre au jour d'aujourd'hui ? Quelle est cette « chose à dire », et pourquoi la dire toujours et encore au moyen d'un art à la vocation éphémère ? C'est à ce débat libre et essentiel que j'aurais aimé assister aux États généraux.

Quant aux propositions 45A et 48A qu'on m'a demandé d'analyser, elles relèvent d'un besoin de structuration à tout crin dont est affublé notre milieu. Effectivement, peut-être que la plus grande différence entre la pratique théâtrale des années 70 que M^{me} Gaboriau semble considérer comme l'âge d'or de la dramaturgie et celle d'aujourd'hui, c'est la façon que nous avons de « structurer » notre milieu. De surcroît, la tendance est à l'accentuation de cette réalité, ce qui risque de rendre le travail du créateur encore plus complexe au cours des prochaines années. Dorénavant, la liberté artistique doit composer avec des impératifs légaux. Loin de moi l'envie de démolir ou de diminuer l'importance des conventions collectives, de la diversification et de la complexification des programmes



Affiche de l'édition 2007 du Festival du Jamais Lu, dirigé par Marcelle Dubois.

de subvention. Au contraire, nous sommes « chanceux » de pouvoir évoluer dans un milieu si bien balisé ; cela démontre notre capacité à reconnaître notre propre valeur. Mais pour l'auteur, le penseur, le créateur, n'est-ce pas un peu antinomique de *penser* son œuvre dès sa genèse à l'intérieur de paramètres si contraignants ?

Questionner la vitalité

Être auteur, bûcher sur un texte pendant un an, voire deux, trois ans, chercher à le présenter par ses propres moyens, exister au sein d'un foisonnement dynamique mais parfois cruel, décider d'emprunter le chemin de l'écriture dramatique ; tout ça n'est assurément pas motivé par une envie de « vedettariat » facile que l'on reproche souvent aux artistes d'aujourd'hui. La quête de la parole est tout autre, puisqu'il est impossible d'espérer en « vivre » à court terme. Écrire du théâtre n'est pas une plus-value sociale, comme peut l'être le fait de « passer à la télé ». Alors pourquoi ? Pourquoi tant de jeunes Québécois empoignent-ils crayon et clavier, et essaient-ils de modeler un monde fictionnel à la hauteur de leurs rêves et de leur intelligence ? La question qui suit celle-ci est bien sûr : puisqu'ils sont si nombreux, il faut les écouter, alors comment leur donner la juste place qui leur revient ?

À mon sens, c'est là que prend racine la réflexion sociale et culturelle que nous devons avoir. C'est seulement à la suite de ce questionnement collectif que nous pourrions trouver les solutions qui permettront de mieux « structurer » notre milieu. Malheureusement, malgré la tenue des États généraux, le débat sur le lien qui unit l'auteur de théâtre contemporain à sa société n'a pas encore eu lieu... **]**

Marcelle Dubois est auteure et metteuse en scène. Elle a fondé le théâtre les Porteuses d'Aromates en 2000. Cofondatrice du Festival du Jamais Lu, elle en assure la direction artistique et générale. Elle a participé à la réalisation de Carte Premières et travaille activement à la mise sur pied de la Centrale.

À quand la Centrale ?

Proposition 58

Que soit créé à Montréal un lieu de production, de diffusion et de mise en commun des ressources pour les compagnies de la relève.

L'idée de l'implantation, à Montréal, d'un lieu unique de production et de diffusion dédié à la création de la relève, projet plus connu du milieu théâtral sous le nom de la Centrale, est déjà ancien. Si ancien, d'ailleurs, qu'il est presque mort dans l'œuf avant que les derniers États généraux ne lui redonnent, peut-être, un second souffle.